NOUVELLES DIVERSES

Le T. R. P. Supérieur général est parti de Paris, le 19 août, pour Autun, où il est allé s'occuper de l'organisation des études du scolasticat, et installer un supérieur à la place du R. P. Berne, à qui l'état de sa santé n'a malheureusement pas permis de continuer sa charge. C'est le R. P. Tatin, depuis de longues années professeur au scolasticat, qui a été désigné pour la supériorité de cette importante maison.

Le 27 juillet, les RR. PP. Hert, du diocèse de Strasbourg, et Mérer, du diocèse de Quimper, prêtres de la dernière ordination, se sont embarqués au Havre, à bord du paquebot *la France,* pour New-York, où ils sont arrivés le 7 août. Ces Pères sont destinés au vicariat de Saint-Albert.

Une omission a été faite dans le dernier numéro des Annales, au sujet du départ des RR. PP. Fayolle et Biard, et des Sœurs de la Sainte-Famille. On n'a pas indiqué la mission vers laquelle était dirigée cette colonie apostolique. Tout le monde aura compris qu'il s'agissait du vicariat de Natal, où les voyageurs sont arrivés à bon port.

Le *Bulletin de la Société géographique,* numéro d'avril 1878, renferme un extrait d'une lettre adressée par le R. P. Petitot à M. de Semallé, membre de cette société. L'intrépide missionnaire donne des détails sur son

retour à Good-Hope. Ces fragments épistolaires sont aussi la propriété de la Congrégation, et nous les consignons avec bonheur dans ses Annales.

. . . .

Je ne veux pas tarder davantage de vous mettre au courant de la suite de mon voyage. Quelque long qu'il ait été, je ne saurais entrer ici dans de fastidieux détails et me borne à vous en faire le sommaire. Parti à cheval de Saint-Boniface le 25 mai 1876, accompagné d'une caravane de quinze charrettes toutes frétées pour nos missions, je n'ai pas mis moins de soixante-cinq jours pour atteindre, par la voie des grands déserts de la Saskatchewan, la mission catholique de Notre-Dame des Victoires, située sur les bords du lac la Biche, tributaire de la rivière Athabaskaw.

Quelque belle que soit la solitude, on n'y demeure pas un aussi long temps, couchant à la belle étoile et mangeant sous une charrette, à la recherche de l'ombre, sans en être quelque peu lassé. Aussi, dès le fort Carlton, ne pouvant plus endurer la marche lente de la caravane, je piquai des deux et, traversant seul ce qui restait de prairies et de bois, je franchis en onze jours l'espace de 400 milles qui sépare Carlton du lac la Biche. J'eus la bonne chance de ne rencontrer que des loups sur mon passage. La caravane, qui mit vingt-cinq jours à faire le même chemin, fut détroussée par une troupe d'Indiens pilleurs, qui fit main basse sur plusieurs objets.

Au lac la Biche, je trouvai notre vicaire apostolique, Mgr Faraud. Après avoir passé une douzaine de jours en sa compagnie, je m'embarquai sur une pirogue d'écorce de bouleau dans le dessein de me rendre au lac Athabaskaw, un trajet de douze jours. Notre pirogue, conduite par deux métis cris français et un frère novice, portait 1600 livres anglaises pesant. C'est vous dire que nous ne risquions pas peu nos vies dans les rapides bouillonnants et les cataractes de la rivière la Biche, de la rivière Athabaskaw. Nous faillîmes nous noyer tout de bon quatre fois, soit en crevant

notre chétive embarcation contre les rochers, soit en embarquant de l'eau dans les rapides. Une autre fois nous fûmes emportés dans une cascade sans pouvoir l'éviter. Enfin, une sixième fois, il nous fallut traverser la rivière entre deux chutes, et peu s'en fallut que nous ne pussions atteindre le rivage opposé. Mais ce sont là des détails insignifiants.

D'Athabaskaw à Good-Hope, où je n'arrivai que le 20 septembre dernier, c'est-à-dire juste six mois après mon départ de Paris, je voyageai dans les barques de la compagnie de la baie d'Hudson.

Rien de particulier dans ce voyage ; il me suffira de dire que la joie de nos pauvres sauvages en me revoyant égalait la mienne. Je vous assure qu'il y avait réciprocité de sentiments et d'affection. Maintenant tout est dit, c'est à la vie, à la mort. Il ne me reste de la patrie que l'excellent souvenir d'amis qui se sont révélés à moi, de personnes aimables, savantes et bienveillantes qui ont daigné m'accueillir avec cette courtoisie et cette indulgence auxquelles un pauvre et ignorant missionnaire était loin de s'attendre. Ce souvenir, qui embaumera ma vie dans ces tristes et mélancoliques contrées, s'effacera difficilement de ma mémoire.

Depuis mon retour à Good-Hope, je viens de faire une longue tournée d'un mois et demi. Je me suis dirigé d'abord jusqu'à sept jours de marche, ou plutôt de course, vers le nord, visitant tous les camps d'Indiens situés sur mon passage ; puis, parvenu à deux journées de marche au nord du grand lac de l'Ours, je suis redescendu vers ce lac, j'ai traversé toute la baie de Smith, la grande presqu'île qui la sépare de la baie Keith, cette dernière également, ainsi que les steppes immenses qui s'étendent entre les bords méridionaux du lac et les montagnes du Mackenzie ; en onze autres journées de marche j'ai atteint le fleuve lui-même, après avoir visité toutes les peuplades du grand lac de l'Ours. Je suis alors retourné à Good-Hope en redescendant le fleuve à pied depuis le fort Norman. Tout ce voyage, effectué en janvier et février courant, a été fait naturellement à la raquette. Je

suis arrivé depuis deux jours seulement, tout juste à temps pour faire une lettre avant le départ du packet.

Cette année-ci, la neige excède en épaisseur tout ce que j'ai vu jusqu'ici dans le Mackenzie. J'ai eu jusqu'à cinq et six pieds à creuser chaque soir au bivouac, et cependant le froid est assez intense, quoique non soutenu. A ce propos, je dois dire que les thermomètres parisiens sont plus frileux que le vieil instrument que nous possédions à Good-Hope. Il me faut donc réformer les tables atmosphériques que j'avais soumises à la Société de géographie. Lorsque notre vieux thermomètre marque — 41 degrés centigrades, les thermomètres que j'ai apportés de Paris s'accordent tous à marquer — 43 degrés centigrades; mais quand le vieux marque — 48 degrés centigrades ils accusent alors — 52°,5. Tel est donc le maximun de la vraie température de Good-Hope : — 52 degrés au lieu de — 48 degrés et demi, car quatre thermomètres, tous parfaitement d'accord, sont plus certains de donner la vraie température qu'un seul.

Le renne et l'élan abondent cet hiver autour de nos cabanes. Depuis le commencement de novembre dernier, les chasseurs partaient le matin du fort Good-Hope et revenaient le soir même avec un copieux butin. Présentement, le renne ne se trouve qu'à une journée ou deux de marche, ce qui est encore très-proche; mais l'élan foisonne tout autour du fort. Nous vivons donc, grâce à Dieu, dans l'abondance.

Je compte descendre chez les Esquimaux, soit avec le retour du packet, en avril prochain, soit en canot d'écorce, en juin, et alors je passerai probablement tout l'été chez eux. J'espère donc que ma prochaine lettre vous portera quelque chose de plus intéressant et de plus digne d'être présenté à la Société de géographie que cette petite missive, bien insignifiante, écrite *currente calamo,* et sans aucune autre prétention que celle de vous être agréable.
